



PER SEMPRE

Un film di Fanny Bräuning
con Niggi e Annette Bräuning

Uscita : 25. Aprile 2019

Durata: 85 min.

Materiale stampa : <http://www.frenetic.ch/espace-pro/details//++/id/1083>

RELAZIONI STAMPA

Sarah Hubmann
Tel 044 488 44 03
sarah.hubmann@frenetic.ch

DISTRIBUZIONE

FRENETIC FILMS AG
Lagerstrasse 102 • 8004 Zürich
Tel. 044 488 44 00 • Fax 044 488 44 11
www.frenetic.ch

SINOSSI

L'incredibile viaggio di una coppia straordinaria.

Una coppia legata da oltre 50 anni, parte da Basilea per un viaggio attraverso l'Europa meridionale. Al volante del camper siede Niggi, appassionato fotografo e tuttofare. Accanto a lui sua moglie Annette, paralizzata dal collo in giù. Da 20 anni la donna necessita di aiuto ed assistenza 24 ore su 24.

Coraggiosamente e con un grande senso dell'ironia, i due approfittano pienamente ogni giorno di tutto quanto di bello la vita ha in serbo per loro.

Come riescono queste due persone un tempo piene di vivacità e passione, a trovare da tanti anni la forza e l'energia per rimettersi continuamente in viaggio, nonostante tutte le difficoltà?

La regista Fanny Bräuning accompagna i propri genitori piena di curiosità e stupore. Il suo film dà coraggio ed è un entusiasmante omaggio alla vita.



FANNY BRÄUNING, AUTEURE & RÉALISATRICE

Née en 1975 à Bâle, Suisse

1996-2001 Etudes dans le domaine film/vidéo de la Haute Ecole des Arts de Zurich, diplômée de la ZHDK

Depuis 2001 réalisatrice indépendante.

Vit à Berlin

2008 No More Smoke Signals, documentaire cinéma

Prix du Cinéma Suisse (Meilleur documentaire)

Prix de Soleure, Prix Bâlois du cinéma, Prix Zurichois du cinéma

2001 Paloma, court métrage documentaire

1999 Meine Mutter, court métrage documentaire



INTERVIEW AVEC LA RÉALISATRICE FANNY BRÄUNING

Madame Bräuning, pourquoi précisément avez-vous consacré votre film à vos parents?

Il y a 20 ans, mon père veillait aux soins intensifs au chevet de ma mère qui se trouvait entre la vie et la mort. Dans mon fort intérieur, j'ai commencé moi-même à prendre congé d'elle. Pas mon père. Lorsqu'elle était encore dans le coma et complètement paralysée, il se mettait déjà à rêver d'une camionnette aménagée leur permettant à tous les deux de participer à la vie. L'idée d'en faire un film, s'est forgée à cours des années. J'ai Chaque fois remarqué combien j'étais touchée par la façon comment mes parents affrontent le destin et à quel point leur vision du monde m'impressionnait.

Cette camionnette est devenue entretemps réalité.

Oui, ils ont déjà entrepris de nombreux voyages dedans. Mon père avec son esprit inventeur donne tout pour que la vie commune se perpétue – quoiqu'il arrive. La rébellion de mon père contre la maladie de ma mère me touche. Comment, dans ce dessein, il cherche à déployer toutes ses forces et ses facultés. Et me touche aussi la volonté de ma mère de continuer à vivre, malgré les restrictions les plus fortes. Une volonté qui se fonde peut-être sur le refus de mon père de voir ma mère comme handicapée grave.

Il ne la considère pas comme une handicapée grave?

Non, cela l'a même passablement mis hors de lui quand j'ai utilisé cette expression un jour. Car à ses yeux elle serait encore capable à faire tout : manger, penser et communiquer. Ce qui serait vraiment grave pour lui, ce serait une situation dans laquelle l'échange ne serait plus possible avec elle. Ceci a commencé à m'intéresser de plus en plus. D'où il prend l'énergie pour cette perception et cette attitude positives. Pour moi-même la maladie de ma mère était un peu comme un trou noir. Elle a jeté une ombre sur beaucoup de ce que j'ai vécu depuis ma jeunesse dans ma famille. En tant qu'adolescente je ne suis guère allée danser parce que je savais que ma mère l'aurait fait avec tant de joie. J'ai cherché à me convaincre moi-même que les discothèques étaient faites pour des gens superficiels. Car danser comme expression d'une corporalité irrépressible était pour moi chargé d'une certaine culpabilité. Pour me retrouver moi-même j'ai dû gagner un peu de distance. Avec le temps la question me taraudait de plus en plus: comment mon père arrive-t-il à tenir ? Mais une autre question commençait à me hanter.

Laquelle ?

La question: qui est encore ma mère ? Car pour moi elle s'était effacée quelque peu derrière sa maladie. Non pas qu'elle n'aurait plus existé. Mais à un certain point j'ai dû m'avouer que je ne savais pas qui elle aurait été sans cette maladie. J'ai eu deux ans quand le diagnostic de la sclérose en plaques est tombé. Je ne la connaissais jamais autrement que malade. Mon père, lui par contre, si.

C'est en quelque sorte à travers les yeux de votre père que vous vouliez mieux connaître votre mère ?

Oui, je voulais comprendre ce qu'il voyait en elle. Je crois qu'il existe quelque chose comme un soi-même inviolable dans chaque être humain qu'on peut découvrir en regardant derrière la maladie et la blessure. Et j'ai compris que mon père avait une plus grande facilité que moi à y parvenir. Parce qu'il connaissait ma mère comme une femme jeune et saine, telle qu'il la voit – je crois – encore aujourd'hui. Beaucoup plus fort que je ne le peux. Avec le temps une évidence s'est imposé: il devait y avoir quelque chose d'avant ma naissance qui les relie très fort, une espèce de mythe fondateur qui est à la base de chaque couple. Et qui les porte si fort tous les deux.

Et à quoi concrètement ressemble ce mythe ?

Je crois qu'ils puisent encore de leur jeunesse commune, du milieu artistique qu'ils fréquentaient, de la création d'images et de mondes : lui comme photographe, elle comme graphiste. Et de leurs échanges là-dessus.

Qu'est-ce que caractérise encore l'amour de vos parents ?

La fiabilité et l'ardeur. Mon père voit dans cette ardeur un avantage évident. Tandis que des amis de mes parents se trouvaient dans une Midlife-Crisis, lui estimait que cela ne pouvait pas lui arriver. Il ne devait jamais se poser la question du sens et pour cela il était reconnaissant.

Mais il n'y a pas que votre père qui fait beaucoup pour votre mère, elle aussi pour lui.

Oui, par ses regards et son sourire elle lui communique toujours de nouveau: « Ne t'inquiète pas, je vais bien. Je te remercie ». Même si sans doute cela lui demande un grand effort car elle ne le ressent probablement pas toujours comme ça. Je trouve que c'est une réciprocité très touchante. Car je crois que sans ces retours affectueux de ma mère mon père aurait depuis longtemps craqué.

Pourtant, au fur et à mesure, le film fait apparaître des ambivalences. Pour commencer elles font penser à des notes discordantes qui se sont glissées dedans par hasard, mais plus tard cet amour se révèle de plus en plus dans toute sa complexité.

Oui, quelque fois sous la réalité des soins et de l'affectueuse précaution des conflits se font sentir. Pour ma mère sa dépendance est parfois difficile à supporter. Et pour mon père sa tâche ne donne pas uniquement un sens à sa vie, mais elle est aussi un poids. Dans le film il dit que la chose la plus difficile pour lui est de maintenir la volonté de vie pour deux. Il doit fournir un effort immense pour compenser cette maladie qui affaiblit toujours plus ma mère. Cela représente certainement une grande pression. Mais est-ce que ma mère attend tout ce que mon père fait pour elle ? Dans le film elle dit qu'elle préférerait parfois qu'il entreprenne ses voyages tout seul. Car au cours des voyages elle est beaucoup plus dépendante de lui qu'à la maison où elle des soignantes et des thérapeutes qui lui facilitent le quotidien.

Parfois il y a une pointe de doute si les soins ne versent pas dans le négatif.

Tout à fait. Ce qui m'intéressait était de savoir ce que cela veut dire pour un couple si on se lance dans tout cela. Pour moi l'image de l'amour de mes parents n'est finalement pas empreinte de kitsch mais de vérité. Le film montre la relation dans toutes ses facettes, y compris celles du désespoir et de la culpabilité. Le fait qu'ils continuent n'est pas dû à une image d'Epinal mais à l'honnêteté. Avec tout ce qui va avec. Pour moi cela est très profond et large.

Le film ne traite pas que de cet amour mais de plus en plus il tourne autour de la question ce qui nous maintient en vie.

Exactement. Pour ma mère c'est, comme elle le dit, le plaisir de voir ses enfants et ses petits-enfants. Ou simplement d'apercevoir des fleurs sur la terrasse ou le regard par la fenêtre. Elle vit fort dans ses rêves éveillés, dans lesquels elle peut encore nager ou marcher. En plus, c'est un phénomène connu que face à la mort on se met à vivre plus intensément. Mes parents se trouvent depuis bientôt 20 ans dans cet état extrême où la fugacité de la vie leur est rappelée de la manière la plus intense qui soit. Je crois qu'ils profitent d'autant plus de leur existence car ils sont conscients quel cadeau qu'elle représente.

Le sujet de votre film semble fortement différer de votre précédent « No More Smoke Signals » sur une station de radio rebelle dans une réserve d'Indiens d'Amérique.

Pas complètement. Là aussi je m'intéressais au regard sur la manière de faire face aux circonstances contraignantes dans une situation qu'on n'a pas choisi et comment on y garde sa dignité et son identité. Ceci est sans doute un peu le thème central de ma vie.

Dans votre nouveau film la musique revêt une grande importance.

Oui, j'ai collaboré avec l'auteure-compositrice de chansons suisses Olivia Pedrolì. J'ai apprécié que sa musique crée une densité atmosphérique, tellement pure et en même temps délicate, une espèce de mélange de mélancolie et d'acceptation de la vie.

Dans le film une chanson revient comme un leitmotiv qui date des années de jeunesse de mes parents : «Train Song» de Vashti Bunyan, composée en 1966, est tout à fait centrale. Je m'imagine ma mère d'alors un peu comme cette voix si fragile, si ardente et empreinte de vie. Cette chanson symbolise pour moi le passé de mes parents et ce qui continue d'exister en eux de cette période. Ce texte traduit un sentiment de vie rempli de désir de départ et de curiosité de découvrir le monde, un désir qu'ils ont encore aujourd'hui. La chanson raconte pour moi que le « soi-même » indestructible voyage toujours avec ma mère.



LES PROTAGONISTES

Niggi Bräuning, mon père, est né en 1947 à Bâle en tant que fils d'un fleuriste et d'une couturière. Après sa scolarité, à 15 ans, il a fait l'école des marins sur un bateau naviguant sur le Rhin entre Bâle et Rotterdam. Autant que je me souvienne, les yeux de mon père se mettent à briller quand il aperçoit un bateau.

Plus tard, il a découvert deux autres passions qui allaient déterminer sa vie: la photographie et ma mère. Avec les clichés pris durant ses années de matelot il s'est présenté à l'Ecole des Beaux-Arts – et dans le cours propédeutique il a fait connaissance de la belle et mystérieuse Annette, ma mère. Plus tard, il a effectué le cours de photographie à Zurich. Après un mariage hippie avec Annette, le couple s'est installé dans son nouveau domicile à la Klingelbergstrasse à Bâle et lui a commencé à travailler comme photographe. Vite il s'est fait un nom et a décroché différents prix. Il aurait sans doute eu une longue carrière artistique devant lui si la maladie de ma mère n'était pas survenue. La sclérose en plaques, un diagnostic sans espoir de guérison.

Depuis ce temps il expérimente sans cesse différentes inventions facilitant sa vie. Peu à peu, il a changé toute la maison et l'a aménagée pour qu'elle soit adaptée au fauteuil roulant. Ainsi il pouvait soigner Annette malgré sa tétraplégie. Puisque ma mère ne pouvait plus quitter la maison facilement, il a bâti à l'arrière de l'immeuble une grande terrasse accessible pour elle en tout temps. Il a fait en sorte que la façade de l'immeuble voisin soit décorée d'une grande peinture représentant des arbres et des oiseaux. Cela lui permettait d'avoir une vue colorée depuis son lit où elle devait passer de plus en plus de temps.

Quand l'état de santé de sa femme s'est subitement détérioré en 1999, après une année de réhabilitation, mon père l'a ramené à la maison et a arrêté complètement son métier de photographe – sans savoir que cela allait être un congé pour toujours. Depuis les soins prodigués à sa femme sont devenus le centre de gravité de sa vie. Les voyages sont pour mon père la seule possibilité de faire revivre ses anciennes passions. L'un des ustensiles les plus importants est son appareil photo. Où qu'ils se rendent, sa caméra l'accompagne.

„Si quelque chose doit être bien, il faut le faire de ses propres mains“, est l'une de ses devises qui décrit mieux que toute autre phrase comment mon père fonctionne. Jamais il ne pouvait s'imaginer de confier sa femme à une institution spécialisée.



Annette Bräuning, ma mère, née en 1948 dans une famille stricte de Bâle, a choisi le métier de graphiste. La jeune fille qui a grandi dans la grisaille et l'austérité d'une coopérative d'habitation a tôt commencé à créer elle-même avec papier et crayon un monde plus coloré et individuel en se projetant loin dans des rêves. Des tableaux bariolés et pleins de fantaisie remplis de fleurs et d'ornements. Dans sa jeunesse elle n'avait pas le droit de mettre des pantalons ; c'est pourquoi elle se changeait secrètement dans une cabine téléphonique avant d'aller à l'école. Durant ses années d'école elle adorait créer des affiches – et il y avait un talent particulier : l'affiche conçue par elle pour une pièce de théâtre avait un tel succès qu'elle était enlevée des murs peu après avoir été apposée. Une année avant sa maturité, elle s'est levée et a quitté la salle de classe en disant simplement « Je m'en vais maintenant ». Accepté de mauvais cœur par ses parents, elle s'est inscrite au cours propédeutique de l'École des Beaux-Arts où, à 18 ans, elle a rencontré mon père. Il lui a tout de suite plu parce qu'il avait de bien belles boucles. Après l'année propédeutique elle a commencé son apprentissage à l'atelier du graphiste bâlois Donald Brun. Plusieurs fois par an mon père est venu la prendre en voiture pour l'amener sur de longues échappées à travers le monde – du Cap Nord via la Russie à la Côte d'Azur où elle vendait les tableaux qu'elle avait peints en route pour renflouer leur pécule de voyage. Pour elle mon père était comme un prince qui l'amenait à la découverte du monde, dit-elle.

En 1971 mes parents se sont mariés et quatre ans plus tard je suis née; deux ans après est venue au monde ma sœur Julie. Peu de semaines après cette naissance, la maladie de la sclérose en plaques lui a été diagnostiquée. Pendant les années suivantes, il y a eu des poussées successives qui étaient traitées par des doses de plus en plus élevées de cortisone. Depuis lors, en tant que femme au foyer et mère son besoin d'aide et de soins allait s'accroissant. Elle ne pouvait plus exercer son métier, même si

la pratique du dessin et de la peinture allait encore constituer son élément vital. Quand, en 1987, j'entrais dans l'adolescence, elle a dû se résoudre à la chaise roulante. Plus tard, quand j'avais quitté la maison et étais devenue mère moi-même, elle a eu, en 1999 un choc toxique qui l'a plongé dans le coma. Elle est passée près de la mort. Quand, aux soins intensifs, elle s'est réveillé, son état de santé était détérioré dramatiquement. Elle ne pouvait plus parler, plus bouger et son seul moyen de communication était un faible clignement des paupières. Lentement et grâce aux intenses efforts de réhabilitation elle a réappris à parler, même si cela ressemblait à un chuchotement. Encore aujourd'hui chaque parole lui demande un grand effort.

Lors du tournage de mon film « Ma mère » („Meine Mutter“, ZHdK, 1999), ma mère m'a avoué sa plus grande crainte : « de continuer à vivre sans l'usage de ses mains ». C'est ce qu'elle fait depuis de longues années. Des soins intenses sont nécessaires prodigués par mon père et conjointement par les soins à domicile, Curavis et autres. A l'origine, elle ne pouvait pas s'imaginer une existence comme tétraplégique et elle avait déjà signalé dans mon enfance qu'elle ne voulait vivre que jusqu'au jour où elle était encore en mesure d'attraper elle-même la boîte des médicaments – pour pouvoir, le cas échéant, se sonner elle-même la mort.

Entretiens elle dit qu'elle n'a plus de problème avec le fait de ne plus pouvoir marcher et être assise dans une chaise roulante. Les mains lui manquent encore. Et qu'elle ne pourrait pas s'imaginer de continuer si elle ne voyait plus. Mais pour le moment elle est contente de vivre.



EQUIPE TECHNIQUE

Scénario et réalisation	Fanny Bräuning
Production	Thomas Thümena
Caméra	Pierre Mennel
Montage	Catrin Vogt
Co -auteur	Christian Lisker
Son	Patrick Becker
Mixage	Denis Séchaud
Musique	Olivia Pedroli

Hugofilm en coproduction avec SRF / SRG